

Pascal : de la parole au silence

Autor(en): **Mercanton, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **6 (1963)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PASCAL : DE LA PAROLE AU SILENCE

Les *Provinciales*, on s'en souvient, commencent par une querelle de mots. Il y est question d'un *pouvoir prochain*, qui, selon les uns, peut quelque chose, et ne peut rien selon les autres, et de cette *grâce suffisante* qui suffit ou ne suffit pas. « Ce sont des disputes de théologiens, dit Pascal, et non pas de théologie. »¹ Montrant le jeu des partis unis en Sorbonne contre M. Arnauld, il découvre le mensonge de ces termes sur lesquels on s'accorde en évitant de les définir : « Il y a deux choses dans ce mot de grâce suffisante : il y a le son qui n'est que du vent, et la chose qu'il signifie, qui est réelle et effective. »² Et, quand son interlocuteur prétend lui expliquer les finesses de cet emploi du mot *suffisant* : « En bonne foi, mon Père, cette doctrine est bien subtile. Avez-vous oublié, en quittant le monde, ce que le mot de suffisant y signifie ? »³

Voilà, dès le départ, sous l'ironique gaieté du ton, toute l'entreprise des *Provinciales* : rendre aux mots la plénitude de leur sens qu'aucune prétendue subtilité ne doit corrompre, ce qui est, en même temps, les rendre à leur usage commun, celui de la vérité. Conquête d'un langage vrai sur les abus du langage, parce que les mots ne sont pas des signes conventionnels qu'on peut utiliser à son gré pour déformer ou dissimuler la pensée. Ils sont la pensée même, dans sa réalité fondée sur celle des choses : « Vous avez, dit encore le porte-parole de l'auteur, vous avez reçu dans l'Eglise le nom de son ennemi : c'est y avoir reçu l'ennemi même. Les noms sont inséparables des choses... »⁴

¹ Pascal, *Œuvres complètes* (Jacques Chevalier). Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 692 (3^e Lettre).

² *Ibid.*, p. 679 (2^e Lettre).

³ *Ibid.*, p. 678 (2^e Lettre).

⁴ *Ibid.*, p. 682 (2^e Lettre).

Le débat s'aggrave, s'approfondit, dans la suite des *Petites Lettres* : il engage, avec la vérité morale bafouée par les casuistes, la charité du Christ qui tour à tour gémit et s'enflamme dans les dernières. Il ne change pas de nature. Que font les casuistes, en effet, sinon d'égarer les esprits en trompant les mots ? Ainsi Vasquez, à propos de l'aumône du superflu : « Ce que les personnes du monde gardent pour rehausser leur condition et celle de leurs parents n'est pas appelé superflu ; et c'est pourquoi à peine trouvera-t-on qu'il y ait jamais du superflu dans les gens du monde, et non pas même dans les rois. »¹ Ou ce passage du « grand Hurtado de Mendoza », qui permet le duel en ces termes : « Quel mal y a-t-il d'aller dans un champ, de s'y promener en attendant un homme, et de se défendre si on l'y vient attaquer. » Mais ici, Pascal se plaint : « Vous ne m'avez pas tenu parole, mon Père. Ce n'est pas là proprement permettre le duel. Au contraire, il le croit tellement défendu que, pour le rendre permis, il évite de dire que c'en soit un. — Ho ! ho ! dit le père, vous commencez à pénétrer ; j'en suis ravi... »² Pascal pénètre, en effet, il pénètre ce fallacieux abus des mots qui perd les âmes, ou ce silence, plus pernicieux encore, qui commence par les endormir : silence du mot-clef qu'on ne prononce pas, ou, pour abattre l'adversaire, silence d'une censure qui se garde de définir l'hérésie qu'elle condamne, parce que, explique le docteur, « ce silence même est un mystère pour les simples, et la censure en tirera cet avantage singulier, que les plus critiques et les plus subtils théologiens n'y pourront trouver aucune mauvaise raison... »³

Mais Pascal n'est pas un simple, qui s'incline devant les mystères de la Sorbonne, ni un théologien subtil et critique. C'est un savant soucieux de vérité, et de vérité efficace. Il a forgé des instruments pour découvrir la vérité du vide et de la pesanteur de l'air. C'est d'un autre instrument qu'il s'arme aujourd'hui, l'instrument du langage, qui a un autre objet. Hier, dans sa lettre de dédicace à la reine Christine de Suède pour accompagner l'envoi de sa machine arithmétique, il pouvait se contenter d'un raisonnement très général et d'un langage conventionnel : la machine y suppléait. Dans les *Provinciales*, il n'a plus que sa plume dans les mains. Et c'est une des beautés des *Lettres* que cette sorte de croissance poétique qui, de la vivacité très

¹ Pascal, *Œuvres complètes* (Jacques Chevalier). Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 716 (6^e Lettre).

² *Ibid.*, p. 731 (7^e Lettre).

³ *Ibid.*, p. 691 (3^e Lettre).

fine, très exercée déjà des premières, va vers un langage de plus en plus dense, de plus en plus serré, de plus en plus éloquent aussi, mais d'une éloquence que la passion ramasse sur son objet : non les disputes de la Sorbonne, et même pas les extravagances des casuistes, mais le prix de notre rédemption. Pascal est devenu écrivain, et il l'est devenu avec cette exactitude du dessein et avec cette vigueur conquérante qui appartiennent à toutes ses entreprises.

Il est possible, comme l'affirment certains, que la Mère Angélique soit intervenue pour mettre fin à une querelle qui, déchirant l'Église, fortifiait les libertins dans leur incrédulité ou leur indifférence. C'est à eux en tout cas, à ces libertins, que songe Pascal quand, en avril 1657, il abandonne l'ébauche d'une dix-neuvième *Provinciale*. C'est vers eux qu'il va tourner les ressources de son génie, et de ce génie d'écrivain désormais conscient de son pouvoir, puisqu'il vient de l'exercer dans un ouvrage irréfutable.

Nous ne savons pas ce qu'aurait été l'*Apologie*. Nous savons du moins — le plan s'en dégage avec évidence — qu'elle aurait été, elle aussi, une entreprise conduite avec précision, une sorte de machine, de machine de guerre montée contre les ruses, les fuites, les illusions et les détours de l'incroyance. Nous savons en tout cas qu'elle serait devenue — qu'elle est déjà dans sa forme fragmentaire — un discours rigoureux et passionné, où tous les moyens du langage sont mis en œuvre pour convaincre les intelligences et toucher les cœurs. Discours non moins serré que celui des dernières *Provinciales*, mais où la plénitude des mots ne se nourrit pas seulement de raison, mais d'imagination, si bien que, dans leur force explosive et dans leur écho répété, les mots les plus communs, grandeur, misère, divertissement, vanité et folie, deviennent les termes de notre destin. Pas les mots seulement : le rythme d'une phrase qui s'étend, se prolonge, parcourt l'univers de l'esprit et l'étendue du ciel, et se ramasse soudain pour nous étreindre. Ou bien, par un vaste mouvement tournant et ascensionnel, le mouvement même de l'imagination, prépare cete rupture et cette chute, où c'est, avec les mots, dans leur vertige, notre cœur qui tombe dans l'abîme, ou dans les bras du Dieu vivant :

« J'ai créé (dit la Sagesse de Dieu) l'homme saint, innocent, parfait, je l'ai rempli de lumière et d'intelligence ; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas alors dans les ténèbres qui l'aveuglent ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait

de ma domination ; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui... Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, et dominant sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leur douceur, ce qui est une domination plus terrible et plus injurieuse. »¹

Ce n'était pas la première fois qu'on mettait l'éloquence au service de la foi chrétienne — sinon dans les traités apologétiques, exercices d'école, du moins dans la prédication. C'était la première fois qu'un tel pouvoir du langage, de l'accent, de la résonance qui se prolonge ou soudain s'étouffe, entrant dans le dessein rationnel d'une apologie. C'était la première fois — c'est peut-être la seule — qu'une poétique aussi concertée vient se confondre avec la structure même de la démonstration. Poétique concertée (en témoignent aussi bien la longue réflexion de l'auteur sur *L'Art de persuader* que ses notes sur l'art d'écrire), mais si maîtresse de ses moyens qu'on peut dire, en quelque manière, que la pensée les consomme, ne laissant plus subsister, entre les choses et leur expression, comme l'a remarqué Charles Du Bos², cet intervalle où se forme un style. Pas un style, en effet, qui est figure — mais un langage, qui n'est plus que voix, un langage immédiat, pressant, le pur et plein langage de la vérité. Mais cette vérité a changé de nature ; son visage caché porte une ressemblance, qui surgit à l'appel de cette voix ardente. Le Christ est l'axiome du discours ; il est le symbole explicatif et surnaturel de notre condition. Il est aussi en nous, pour nous sauver, dans un secret qui s'illumine, ce « cœur qui sent Dieu ».

C'est en ce sens que les grandes pages célèbres, *Les Puissances trompeuses*, *Les Deux Infinis*, *Le Divertissement*, ressortissent à la poésie, une poésie en action, efficace, investigatrice. Et l'argument même du *Pari*, cet apparent excès du raisonnement qui rebute la raison, s'éclaire dans cette perspective dramatique. Il est un ressort du poème dont se compose notre destinée. Nous ne sommes pas devant un choix, mais devant un fait. « Vous êtes embarqués. » Il faudrait se boucher les oreilles, feindre de n'avoir pas entendu — de ne pas entendre, en nous, dans la gorge et dans l'âme, cette voix, notre propre voix, qui répète en silence les mots irrémédiables.

*

* *

¹ Blaise Pascal, *Pensées* (Louis Lafuma), 2^e édition. Delmas, 1952, p. 190.

² Cf. Charles Du Bos, *Choix de textes*. La Colombe, 1959, p. 30 (Le langage de Pascal).

Entreprise poétique concertée. Mais l'humeur de Pascal s'impatiente devant le contentement des athées. « Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. »¹ Ce ne sont pas deux, mais une accumulation de « mots hardis » qu'il charge de peindre le mal : « C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause. »² Et, dans un mouvement de passion, c'est de l'énigme même de l'incroyance qu'il tire un argument en faveur de la foi : « Mais ceux-là même qui semblent les plus opposés à la gloire de la religion n'y seront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument ; qu'il y a quelque chose de surnaturel, car un aveuglement de cette sorte n'est pas une chose naturelle ; et si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres, par l'horreur d'un exemple si déplorable, et d'une folie si digne de compassion. »³

La gloire de la religion ! Est-ce d'elle qu'il s'est agi naguère, dans la « nuit de feu » du *Mémorial* ? Dans les *Provinciales* peut-être, et dans le premier dessein de l'*Apologie*. Mais aujourd'hui, à mesure que l'entreprise se poursuit, qu'elle découvre son étendue (Pascal, nous dit-on, avait compté encore dix ans de travail), tandis qu'avec les souffrances physiques accrues l'effort se ralentit et que se creuse la solitude ? Et voici qu'au sein même des *Pensées*, ou dans leurs intervalles, se fait sentir, qui nous bouleverse, une sorte de mouvement dialectique, d'affrontement des motifs, de flux et de reflux qui n'a plus rien à faire avec les besoins d'une démonstration. Grand accent éperdu, et vue de l'insondable, où quelques-uns ont voulu percevoir l'écho d'une lutte contre le doute, comme si ce n'était pas, tout au contraire, le signe d'une foi vivante, qui se mesure à l'infini. Non ! la vérité de la foi chrétienne, Pascal n'a point à s'en assurer : elle inspire son génie. Mais suffit-il de la persuader aux autres pour qu'elle vienne combler le cœur ? « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ! »⁴ Et loin de la vérité d'un discours à celle d'une certitude qui vous habite ! Pourtant, cette certitude, cette présence, c'est encore au langage que Pascal la demande. Mais à un langage inconnu.

¹ Pascal, *Pensées* (Lafuma), p. 101.

² *Ibid.*, p. 103.

³ *Ibid.*, p. 109.

⁴ *Ibid.*, p. 328.

Nous ignorons la date du *Mystère de Jésus*. Nous ne savons pas davantage s'il devait entrer dans l'*Apologie* et la place qu'il aurait tenue dans son plan. Il se propose à nous comme une méditation sur le premier mystère douloureux du Rosaire, qui se développe selon le schéma traditionnel : composition de lieu, contemplation, dialogue, oraison, reprise du dialogue et résolution finale. Enfin, il n'est permis qu'avec beaucoup de prudence de parler d'un texte inspiré, au sens précis que ce terme comporte dans la littérature spirituelle. Il est certain, en tout cas, que Pascal ne rapporte pas les paroles du Christ à la manière de certains mystiques visionnaires, qui répètent ce qu'ils ont, ou croient avoir entendu.

« Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ? »¹

Jésus parle la langue de Pascal, cette langue forte, pleine, si tendre. Mais il la parle dans la nuit. Le timbre si sourd des paroles est celui d'une rencontre dans l'ombre : un mystère, dans le sens d'une communication. Pascal aurait-il eu l'audace de faire parler celui que les anges ne sont pas dignes d'entendre, s'il n'avait pas reçu du Christ une réponse ? Dans l'angoisse et l'humiliation, pouvait-il se répondre à lui-même : Tu ne me chercherais pas ?...

« Console-toi ! Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »² L'idée n'est pas originale ; on peut la lire chez saint Bernard (« Personne ne Te peut chercher qui ne t'ait déjà trouvé »³), chez d'autres sans doute. Ici, surgie dans le dialogue, arrachée à cette voix, à cette face prostrée dans les ténèbres, elle est bien autre chose qu'une inspiration sublime. C'est une prière répondue. C'est un témoignage provoqué et reçu. C'est l'assurance de toute une vie dépensée dans la quête et dans la conquête, et, au seuil du silence, la certitude d'une parole catégorique : — C'est moi qui ai tout fait. J'ai été présent à ta voix comme je le serai encore quand elle devra s'éteindre. Toute chose au monde, et tout être, et toi-même, sont absents. Moi, je suis toujours là. « Ne t'inquiète donc pas. »⁴

*

* *

¹ Pascal, *Pensées* (Lafuma), p. 336.

² *Ibid.*, p. 336.

³ *Textes mystiques d'Orient et d'Occident* (Solange Lemaître), t. II. Plon, 1955, p. 145.

⁴ Pascal, *Pensées* (Lafuma), p. 342.

Au seuil du silence ? Encore une fois, nous l'ignorons, et nous ne savons pas non plus si, dès 1659, comme le pensent certains commentateurs, Pascal, accablé par ses maux, doit interrompre un travail qu'il ne reprend qu'à de rares instants de répit. Nous ne connaissons ses dernières années que par l'admirable récit de Gilberte Périer, les souffrances, les faiblesses, les visites aux églises, la récitation du chapelet et des *Petites Heures* du *Bréviaire*, les pauvres qu'il faut servir et aimer pauvrement, comme nous sommes aimés. Mais nous savons que ce silence, si redoutable à l'esprit volontaire, impatient de Pascal, si contraire à sa nature et véritablement intolérable à la vivacité impérieuse de ses dons, ne fait plus que s'approfondir. Longtemps, selon la belle formule de Barrès, « son âme a été tentée par son génie »¹. La voici seule aujourd'hui, dépouillée, dans cette même pauvreté où Jésus l'a visitée la nuit. L'intégrité de ce silence, une dernière épreuve nous permet de la mesurer.

Peu importe le détail des circonstances : ce nouvel assaut contre Port-Royal, cette signature d'un formulaire renouvelant la condamnation de Jansénius et supprimant la distinction, longtemps ménagée, du fait et du droit, et que l'on impose aux religieuses comme aux prêtres, par un acte de pure tyrannie ecclésiastique. Pascal, pour sa part, n'a nullement à prendre parti dans le débat : la signature n'est pas requise de lui puisqu'il n'est pas personne religieuse. Or, il prend parti, violemment, contre ceux qui, à Port-Royal, Arnauld, Nicole, les vieux avocats, ses amis, imaginent de nouvelles arguties pour pouvoir signer le formulaire tout en réservant leur conscience. Pour Pascal, nous le savons, on ne réserve pas sa conscience, et, afin de le démontrer une fois de plus avec éclat, il prépare un *Écrit sur la Signature* qui, au nom de la vérité, exige le refus de signer et appelle l'insoumission.

Son dernier écrit, où se retrouverait, mûrie, bien plus douloureuse puisque des amis sont en cause, toute la passion des *Provinciales*. Il ne l'achève pas ; nous n'en avons qu'un projet fragmentaire. « On se fait une idole de la vérité même, a-t-il écrit dans les *Pensées* ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu. »² Et, dans une lettre à un destinataire inconnu, cette même année 1661, quelques mois avant sa mort : « Le désir de vaincre est si naturel que, quand il se couvre du désir de faire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre, et on croit chercher la gloire de Dieu en cherchant, en

¹ Maurice Barrès, *Les Maîtres*. Plon, 1927, p. 111 (L'angoisse de Pascal).

² Pascal, *Pensées* (Lafuma), p. 334.

effet, la sienne. »¹ Cette gloire, cette vérité de Dieu qui est la charité suprême, ce n'est plus au savant, au penseur, au grand écrivain qu'elle est demandée aujourd'hui, c'est au malade, au pauvre silencieux — et elle vient éclater dans l'excès de ces maux qui sont à l'image et à la ressemblance du Christ : « O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde... »² De cette *Prière pour le bon usage des maladies*, nous ignorons aussi la date. Elle s'applique aujourd'hui avec une vérité poignante à son auteur : l'union de Pascal avec Dieu se consomme dans ce chant raisonnable.

Elle se consomme et s'achève dans le silence d'une maladie sans remède. Au temps des *Provinciales*, Pascal pouvait plaisanter sur cette prétendue hérésie d'Arnauld que personne ne savait définir ; et d'ailleurs, l'hérésie n'est jamais que la vue enivrée d'une vérité particulière, qui se guérit, comme toutes les défaillances de l'amour. A-t-il ici entrevu le risque du schisme, dont il parlait naguère avec horreur dans une lettre à M^{lle} de Roannez ? « Je ne me séparerai jamais de sa communion (de l'Eglise), au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce ; sans quoi je serais perdu pour jamais. »³ Et cette sainte parole : « ... je vois bien que vous vous intéressez pour l'Eglise ; vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous. Il est temps de gémir pour elle... »⁴ Le schisme ne se répare pas, parce qu'il est un refus de l'amour. Comment tournerait-il son visage vers Dieu, celui qui le détourne de la communion de ses frères ? Il n'y a qu'une seule communion.

Elle est totale désormais pour Pascal, dans la solitude et le silence des derniers mois. On connaît le récit de la fin, cette longue attente du malade qui, lui, sait qu'il va mourir, tandis qu'on lui refuse encore le Viatique. Enfin, à l'entrée du prêtre portant l'Eucharistie, le dernier réveil de cette grande âme conquérante et conquise : « Voici Celui que vous avez tant désiré... » C'est un Dieu pauvre et sans paroles qui vient au-devant de lui, le Dieu caché, le vrai Dieu, l'Eucharistie, « cette aumône d'amour qui nous laisse tellement libres » (Louis Massignon). — « Tu ne me chercherais pas... » Pascal ne cherche plus. Il se tait. Il reçoit en silence le gage de sa liberté.

Jacques MERCANTON.

¹ Pascal, *Œuvres complètes*. La Pléiade, p. 526.

² *Ibid.*, p. 611.

³ *Ibid.*, p. 514.

⁴ *Ibid.*, p. 514.